

APPENDICE

AU PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE

du 1^{er} Juillet 1907

Ainsi que nous l'avons dit au cours de la séance qui précède, la pièce de vers *Le Signe de Croix*, lue par notre éminent membre d'honneur, M. Glinel, et tirée des *Préludes poétiques* d'Alexandre Dumas (1), dut être inspirée à notre illustre compatriote — alors jeune homme — par la lecture d'une légende fort ancienne, *La Légende de l'abbé Beaudouin*, que rapportent tous les historiens du Valois, à commencer par le prieur Carlier, et que nous rapportons, ci-après, à notre tour, afin que nos co-sociétaires — qui ne la connaîtraient point — puissent se rendre compte, par eux-mêmes, de ce que nous avons cru pouvoir avancer à ce sujet.

Cette légende, la voici telle que nous la relevons dans l'*Histoire des Environs de Paris*, de Dulaure :

A peu près vers le treizième siècle, — dit-il, — les chroniqueurs placent une aventure merveilleuse, qui peut donner une idée de l'esprit du temps. Carlier prétend l'avoir lue dans un cahier manuscrit composé par un ermite, nommé frère François, qui cite, pour garant de ce qu'il avance, une histoire de Saint-Quentin, les *Antiquités du règne*

(1) Manuscrit faisant partie de la collection de M. le vicomte Spoelberg de Lovenjoul.

de *Saint Louis*, et trois autres ouvrages du même genre.

Un ecclésiastique, nommé Baudouin, ancien recteur de l'Université de Paris, devait aller de Saint-Quentin à Dijon. Il prit sa route par Verberie ; il était suivi d'un valet. Le lendemain de son arrivée à Verberie, il partit et s'engagea sur le soir dans la forêt de Villers-Cotterêts, où il s'égara ; la nuit, qui le surprit, était fort obscure. Comme il ne lui restait aucun moyen de se reconnaître, il ordonna à son valet de monter sur un arbre, afin d'examiner s'il ne découvrirait pas dans le lointain quelque lumière qui fut la marque d'un lieu habité.

Le valet obéit.

Arrivé au haut de l'arbre, il aperçut dans l'éloignement une lumière ; il s'orienta avec beaucoup de soin et descendit.

Il était à pied et son maître à cheval.

S'étant formé une ligne de direction, il fendit avec beaucoup de résolution les broussailles et le mort-bois, pour se faire une route jusqu'au terme où il espérait arriver.

Après des fatigues inouïes, nos voyageurs aperçurent, à travers les ténèbres, un vaste corps de logis qui avait l'air d'un château ; ils heurtèrent à la porte ; un moine parut en habit blanc : ils lui demandèrent l'hospitalité avec la soumission et avec les ménagements de gens excédés de lassitude, qui craignent les suites d'un refus.

Le religieux leur dit qu'il allait prendre à ce sujet les ordres du père abbé, et referma sa porte.

Un instant après, l'abbé parut en personne.

Il reçut Baudouin avec beaucoup de politesse, lui prit la main et le conduisit dans une vaste salle à manger.

La salle était remplie de moines blancs qui allaient commencer leur repas.

L'abbé plaça Baudouin à l'endroit le plus favorable et lui fit servir des rafraîchissements abondants ; on lui présenta pour boire une coupe enrichie de diamants.

Le voyageur remplit de vin le cratère ; mais avant de

commencer son repas, il jeta les yeux sur toute l'assemblée, et s'aperçut que les moines commençaient à manger sans s'acquitter des devoirs de religion, dont il est rare que les laïcs se dispensent.

Baudouin ne les imita point : il prit sa coupe d'une main, et de l'autre *il fit le signe de la croix*.

Cette pieuse précaution termina la scène.

La salle, avec tout ce qu'elle contenait, l'abbé, les moines, les tables, les services et même le vaste corps de logis du couvent, tout disparut.

Baudouin se trouva dans les ronces, tenant sa coupe à la main ; on ne marque pas si le vin fut répandu.

Le valet et le cheval se retrouvèrent fort heureusement.

Baudouin se retira des ronces et des buissons et attendit dans un lieu moins incommode le retour du jour pour continuer sa route.

Il conserva le vase avec grand soin, et, comme il était d'un travail exquis, et enrichi de pierreries, il le vendit une grande somme d'argent, qu'il partagea entre deux communautés religieuses, l'une de Saint-Quentin, l'autre de Dijon.

A nos collègues et lecteurs de juger si cette légende fut bien l'inspiratrice du poème *Le Signe de Croix*, d'Alexandre Dumas.

E. R.